

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antoine GAY

De l'inutilité des études classiques,
partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 135-138

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

De l'inutilité des études classiques

(*Second article*)

Il fallait s'y attendre. Des critiques, bien intentionnés, je n'en doute pas, mais vraiment trop pressés, m'accusent de démolir les études classiques. La Rédaction, toujours soucieuse d'éviter les malentendus, avait pourtant ajouté en sous-titre à mon Essai : « Premier article », ce qui annonce assez clairement une suite. Ces gens pressés n'eurent pas le temps de s'en apercevoir. « Voyez pourtant comme on est, disent-ils. A peine « débarqué » ce professeur brûle ce qu'il adorait et jette par-dessus bord le grec et le latin qui lui ont valu pourtant la fortune et la gloire. » (Je crois que ce sont leurs propres expressions.)

Non, je ne brûle pas ce que j'adorais ! Non, je n'attaque pas ce que je défendais ! Non, je ne veux pas démolir les chères études classiques ! Je lutte et je lutterai pour elles en désespéré. Je voudrais seulement qu'on les défendît un peu plus intelligemment qu'on ne le fait trop souvent. Est-ce de quoi me jeter l'anathème ?

Quand Tullius et Verniolles ne l'auraient pas enseigné en leur traité de Rhétorique, le bon sens dirait assez haut à chacun, qu'il est maladroit, pour qui défend une cause, d'appuyer trop sur les arguments les plus faibles, plus maladroit encore de ne mettre en ligne que ces arguments-là. C'est pourtant la méthode trop employée par les avocats des études classiques et qui fait tant de sceptiques et d'incroyants. Il est temps d'en changer. Passons légèrement sur les avantages pratiques presque insignifiants qu'elles procurent et insistons longuement, lourdement même sur leur rôle très important dans la formation de l'intelligence, de l'imagination, et de la sensibilité, en un mot, de l'homme tout entier. Nous aurons ainsi plus de chance de gagner le procès qu'on leur a intenté en bien des pays.

Je n'ai pas la prétention d'apprendre aux honorables lecteurs des « Echos » que les études, toutes les études, se divisent en trois grandes branches ou degrés, —

disons en trois cycles, pour l'amour du grec— les études primaires, les études secondaires et les hautes études ou études universitaires. Je ne dirai rien de bien nouveau non plus en affirmant que les études primaires et les études universitaires ont un but pratique, qu'elles tendent à donner des connaissances immédiatement utilisables.

Les études primaires doivent donner les connaissances élémentaires, arithmétique, géographie, grammaire, etc., nécessaires à tout homme dans une société civilisée ; les études universitaires ont pour tâche de donner les connaissances théologiques, philosophiques, médicales, juridiques, mathématiques nécessaires à chacun dans la carrière libérale qu'il aura choisie. On sait moins que les études classiques n'ont pas la prétention de donner des connaissances pratiques, qu'elles ne tendent pas à préparer à telle ou telle carrière déterminée, qu'elles n'ont et ne doivent avoir qu'un but : préparer le jeune homme à aborder le plus fructueusement possible les études universitaires. Voilà ce qu'il ne faut pas se lasser de répéter car on l'oublie trop, et de cet oubli naissent toutes les objections.

Il est trop clair que l'enfant qui, à douze ans quitte l'école primaire, ne saurait entrer de plain-pied à l'Université. Une préparation s'impose. Aux études classiques de la donner. De ce petit homme qui ne saisit que les réalités concrètes et palpables, elles doivent faire un jeune homme capable de s'élever jusqu'aux abstractions, d'aborder de front l'étude systématique d'une science, de suivre avec fruit les fortes leçons de *l'Alma Mater*. La question est de savoir si ce résultat sera atteint plus facilement en appliquant sagement l'ancien programme classique, ou, pour employer une expression parlementaire, en bourrant le crâne de l'étudiant de connaissances « pratiques ».

Ecoutez une comparaison. Elle n'est pas neuve, je le sais, mais elle est bonne et cela suffit. L'intelligence est un champ. Les études classiques sont le temps du labour qui, immédiatement, ne produit aucun fruit. Il pourra se rencontrer des citadins ignorants pour dire : « A quoi bon tant retourner la terre ? Pourquoi enfouir si profondément votre grain ? Jetez donc aussitôt la semence, et vous aurez chance de faire double et triple moisson. »

Mais, quel paysan serait assez simple pour se laisser prendre à ces belles promesses ? Il sait bien, lui, que s'il jette son grain sans préparer la terre, il verra lever aussitôt quelques maigres épis, mais il sait aussi que ces épis se dessècheront plus vite encore qu'ils n'auront poussé, et que, de récolte, il n'en saurait être question.

Pourquoi fait-on trop souvent dans l'ordre intellectuel ce qu'on trouve absurde dans l'ordre physique ? On veut être pratique et l'on enseigne de jeunes intelligences avant qu'elles n'aient atteint le point de développement où elles deviendraient capables de faire germer les semences qu'on leur confie. N'allons pas plus vite que la nature et sachons faire crédit à la vie ! Huit années de labour, c'est bien long, j'en conviens. Mais si cela permet à la moisson longuement préparée, lentement mûrie, de lever en fruit de science, pendant toute une vie d'homme, cela ne vaudra-t-il pas mieux que d'emporter du Collège un mince bagage de connaissances prétendues pratiques ?

Les branches du programme classique sont l'instrument qui sert au labourage dont nous parlions tout à l'heure. D'une charrue, on exige qu'elle soit propre à labourer, et nul ne la traitera d'instrument inutile parce qu'elle ne sert pas en même temps de faucheuse, de faneuse, et de râteleuse. Aux études classiques on peut demander si, mieux que d'autres, elles développent, assouplissent et fortifient l'intelligence et les autres facultés et c'est, je crois, ce qu'on pourrait établir. C'est là la question et toute la question. Il ne s'agit pas de savoir si vous parlerez le grec, si vous écrirez le latin, si vous appliquerez vos mathématiques. Ce n'est pas dans ce but qu'on vous les enseigne. Il est sot de proposer à ces branches de n'être pas pratiques. Il ne l'est guère moins de s'acharner à démontrer qu'elles le sont. C'est prendre la question par son petit côté.

Pratiques, les études classiques ! Mais, on aura beau jeu à vous faire remarquer que si elles veulent l'être, elles peuvent l'être facilement dix fois plus qu'elles ne le sont ! Et, dès maintenant, on vous proposera de « bazarder », et vivement, le grec et le latin, et de les remplacer par l'anglais et l'italien, assurément beaucoup plus pratiques. Et votre plaidoyer maladroit tournera en réquisitoire.

Soyons raisonnables ! Si le grec ne sert qu'à établir quelques étymologies douteuses, le latin à lire le *Corpus juris* dans l'original, et les mathématiques à permettre des applications hypothétiques jusqu'à en être franchement chimériques, à quel élève ferez-vous croire qu'il ne perd pas son temps en consacrant huit années de sa vie à l'étude de ces branches ?

Oui, je le sais bien, les études classiques donnent pourtant quelques connaissances pratiques, mais c'est si peu qu'il est mieux de n'en pas parler. On l'a dit, et trop bien pour que je pense mieux dire : « Les connaissances acquises dans l'instruction secondaire ne sont pas comparables à la moisson d'automne dont on consommera le grain ; ce sont plutôt comme ces récoltes du printemps, qu'on fauche, qu'on retourne, épi et paille, avec la glèbe et qui servent d'engrais pour la vraie moisson plus tardive. »

Donc, c'est entendu, les études classiques ne sont pas pratiques. Je dis plus : gardons-nous de chercher à les rendre pratiques pour condescendre aux désirs utilitaires de beaucoup de parents. Chaque fois qu'on a tenté cette aventure on s'est heurté à un double écueil : ou bien l'on fait étudier à chaque élève uniquement ce qui lui servira, et c'est la bifurcation, qui aboutit à faire de petits spécialistes de douze ans, remarquablement bornés en tout ce qui n'est pas de leur partie ; ou bien l'on fait étudier à tous ce qui servira à chacun et c'est l'encombrement, horrible entassement de connaissances fragmentaires que l'intelligence trop faible est impuissante à coordonner, véritable chaos où la lumière ne se fera jamais.

Aussi, à la formule en cours qui veut qu'un bachelier de dix-huit ans sache un peu de tout, je substituerai volontiers la suivante : au sortir du collège il est permis de ne rien savoir, mais on doit être capable de tout apprendre. Je reconnais du reste de bonne grâce que la première partie de ce programme sera toujours beaucoup plus facile à réaliser que la dernière.